

NUMÉRO UN

LE QUÉÂTRE

des évènements

AU QUÉÂTRE, CE SOIR

LES FORMULES EXASPÉRÉES, accompagnées habituellement du geste assorti, et qui voudraient vilipender le masque, le cirque et le carton-pâte, signifiant un certain ras-le-bolisme qui n'échappe pas lui-même à ce qu'il voudrait critiquer : « Tout ça c'est du théâtre, tout ça c'est du cinéma ! » sont largement enfoncées aujourd'hui par la généralisation du spectaculisme, lequel a débordé notre monde qui n'en est plus à en être séduit et amusé, mais pour qui cette production de la fausseté, « la vérité », est sa toute première industrie, une question de vie ou de mort.

UN TERME plus générique s'impose désormais et nous l'avons choisi en le dérivant du titre du film de Choderlos de Huis-Clos « Quatre », LE QUÉÂTRE.

LA QUÉÂTROMANIE est inendiguable et une seule solution est envisageable dans la perspective – quéâtrale au possible – d'une explosion terminale : AUGMENTER LES DOSES.

Un seul ennemi nous semble à redouter, engendrant les plus mauvaises représentations, que tant d'affiches vantent honteusement, la MODÉRATION.

Le théâtre, forme emplâtrée de la représentation, s'érigea, gigota, frétila, se guinda, se craquela,



s'écroula, comme tout bon temple antique dépendant de l'instabilité tectonique du sol sur lequel il eut la crâneuse audace, l'héroïque témérité d'édifier ses valeurs pour toujours.

DEPUIS LORS tout s'est plus ou moins fondu en représentation et en spectacle dans l'ordre de l'excellent, du bon, du moins bon, du mauvais, du très mauvais, de l'atroce et de l'inqualifiable. Le monde s'est stabilisé entre deux eaux sur des jugements esthétiques et des moyens d'expression brouillons, de qualité diverse, qui font toute la densité de son existence. Même Shakespeare, qui est très intelligent, l'assure. Alors pourquoi pas toi ?



QUÉÂTRE est le nom qu'on donnera à toute espèce de mise à la ville comme à la scène et regroupera pélemêle tout le fatras du sport à la cuisine, de la parole au geste et cela, du potron au minet, de la goutte au vase en passant par l'étincelle et le feu aux poudres dont s'enduisent les comédiens du quotidien.

IL NE S'AGIT DONC PAS d'une quelconque avant-garde de plus puisque la télévision, les magazines, votre marchand de légumes et l'affiche publicitaire font du QUÉÂTRE comme vous et moi, lequel n'est guère qu'un terme pratique, un sac à patates dans lequel jeter la presque totalité du monde pour le précipiter dûment scellé à la rivière, nanti de la mention « LAISSEZ PASSER LA JUSTICE DU ROI ».



EN ATTENDANT, observons que le QUÉÂTRE est plus ou moins bon, et que c'est nous, inventeurs du Quéâtre, de son qui, de son que, de son quoi et de son pour coi, de son quomment, qui en décidons, évidemment. Nous sommes une QUÉÂTROCRAITIE.

LE MOT QUÉÂTRE n'est pas seulement dérivé du film de Huis-Clos QUATRE, il dérive également de « question » et de « théâtre », cette forme d'être primitive et morte noyée et dissoute dans une bien déloyale concurrence certes, le QUÉÂTRE.

LE PIRE QUÉÂTRE nous le nommons GOUÂTRE, tel le psyquéâtre, le pire moisir, c'est celui qu'il faut laisser flamber dans l'âtre sans lui laisser loisir de venir à



quai, si on se respecte.

AVEC LE QUÉÂTRE rien ne devient meilleur, ou différent, ou nouveau. Tout demeure dans sa loi. Chaque chose a sa nécessité représentative, elle préside à une assemblée plénière de conventions collectives qui avangent et se modernisent.

NOUS TRAVAILLONS à l'émergence d'une société plus solide, plus efficace. Le mauvais quéâtre est un quéâtre inefficace. Notre affaire est le militaire expérimental. Nous sommes les soldats du futur, tous nous qui travaillons au progrès du spectaculisme, oeuvrant à la naissance de SUPERFLIC.

NOUS SOMMES LE VENT D'ÉTAT

DÉRISOIRES, ridicules, infantiles, snobs, indociles, nous le sommes à proportion de ce que l'art militaire, le théâtre d'État nous laissent être.

NOUS NE SOMMES PLUS sous des régimes politiques, mais sous le régime de la Nature : il y a des besoins, naturels, auxquels correspondent une organisation et des existences naturelles, voilà notre État.

LE QUÉÂTRE, ART D'ÉTAT

QU'ATTENDRE d'un monde où les enfants sont, dès l'âge le plus tendre, abreuvés d'animaux ridicules qui sont habillés et qui parlent ? Voilà tout ce qu'ils peuvent être, le pire quéâtre.

LE FONCTIONNARISME d'État, adonné désormais pleinement à la création artistique, laquelle doit avant tout être désinformation c'est-à-dire fantaisie, divertissement, « intelligence » et profondeur exégétique — pseudocritique, doit désigner l'ennemi en dehors de lui-même.

L'ART POLICIER de bas étage s'estime bon à partir du moment où il se dédouane du totalitarisme et projette celui-ci, qu'il est lui-même en vérité, comme une menace planant sur la liberté qu'il défendrait.

LES MÉDIAS ne proposent que le choix de l'imbécillité ou de la prétention, et personne ne voulant être en reste, les deux font la paire.

QUE L'ART SOIT OFFICIEL, que tout art soit art d'État, n'est ni pour nous surprendre ni pour nous inquiéter. L'art est conçu pour et par la société, pour amuser, orner, embellir et faire évoluer la société.

On n'orne jamais que des crosses. Comment pourrait-

il exister un art libre d'attache à l'État, un art qui ne serait ni militaire ni policier ?

NÉANMOINS, n'en déplaise aux langages, cet art a plus ou moins de valeur ou d'intérêt, il est plus ou moins beau, et aujourd'hui il orne moins qu'il n'enjolive.

ET LE PROBLÈME est que l'art d'État, au lieu d'assumer sa fonction normale, est obsédé par la mauvaise conscience d'être de l'art d'État, ce qui est considéré comme mal, l'art devant soi-disant sourdre naturellement de la liberté de l'homme et l'affranchir de ses entraves. On reconnaîtra à cette dernière phrase le pire phrasisme de l'art d'État le plus dégénéré. Il y a manifestement une confusion entre l'art mal et l'art mauvais. Parce que l'art d'État est trop confié à des soldats qui n'ont pas la formation requise pour être artistes. Il ne faut pas confondre pinceau et mitraillette.

RÉSULTAT, nous autres vent d'État devons assumer, en tant que réputation et production, l'art mauvais, le mal art. L'art laid, raté, ferreux, l'arrehuhr, l'horreur, le seul qui réussisse. Pour sauver l'art d'État, donc l'État. On jugera de notre abnégation, de notre courage et de notre mérite, soldats en civil, lancés en mission suicide, toujours désavoués par un État que l'on sert en secret.

AUJOURD'HUI L'ART est la proie d'usurpateurs lamentables tels Molière, Victor Hugo ou Jean-Luc Godard. Au lieu d'être embelli par un bel art, l'État est défiguré par les laides, sacrées et pontifiantes bouffissures de la grandiloquence et les trompettes de l'inattaquable attention-sublime. Il faut restaurer l'État dans sa grandeur et celui-ci devra phinancer sa restauration afin de donner sa gloire à voir.

QUE JOUER AU QUÉÂTRE à des fins vraiment militaro-

expérimentales ? Sade bien sûr, n'importe laquelle de ses pièces réputées injouables, ces pièces fades. L'affiche du spectacle, arborant le nom « Marquis de Sade » en gros dans les rues, sera en elle-même un acte quéâtral. Sade est le plus célèbre, le meilleur et le plus important des artistes d'État. L'État a veillé tout spécialement à la formation de son oeuvre et peut en être fier à juste titre et l'acier de ces balles doit être tiré, à bout portant.

IL FAUT JOUER AUSSI Artaud peut-être, sans doute Jarry et sûrement Isou, mais essentiellement nos oeuvres nouvelles, comme ce texte lu en public par exemple.

LE QUÉÂTRE DE BELLE VENUE méprise tout autant les publics médiocres de la zone comme de haut du pavé, ces deux constantes de la médiacrité n'en font qu'une et n'ont rien à voir avec les individus corrects, qui existent, isolés, et dont le regard à lui seul authentifie la belle venue. C'est le regard qui fait les oeuvres et il a été fait usage abusif de cet indéniable fait.

LES IDÉES, les arguments, n'importe quelle cour de justice vous le dira, n'ont pas de vérité particulière. Ils s'emploient indifféremment quels que soient les partis qui s'en saisissent et trouvent leur adéquation au gré de situations changeantes qui ne dépendent que de l'instant et du bien fondé de CELUI au travers duquel il en est fait usage.

AINSI, QUE LA VOIX soit vraie, que la voie se fraie une juste tranchée ne peut s'évaluer que par une compréhension intime issue d'une capacité qui ne s'obtient que par la discipline et la droiture souplement admises et pratiquées avec exactitude. Le reste est de la merde et toute autre généralisation est abusive. Ainsi en est-il comme nous en avons décidé.

EN QUOI le film de Choderlos de Huis-Clos vient-il comme manifestôt du QUÉÂTRE ? À cause de son rapport très particulier à la hideur.

CITONS HUIS-CLOS lui-même : « Je me suis battu pendant 20 ans pour faire de « Quatre » un film regardable. Or je n'ai jamais pu lui retirer ses caractéristiques fondamentales, lesquelles nous ont frappé moi et mes contemporains à l'époque de sa première sortie comme étant navrantes et pénibles, au mieux parfois, grotesques et bouffonnes. Ce long combat s'achève par la victoire de Quatre sur moi. On n'est pas le maître de ce que l'on fait, et nos oeuvres nous apprennent ce que nous sommes et ce que nous devenons. Aujourd'hui mon film m'apprend à être ce que je suis et au monde ce que le quéâtre se doit d'être ».

TOURNÉ EN SON TEMPS avec les moyens misérables jetés en aumône à l'auteur véridique pour qu'il se ridiculise en usant de si vils instruments, pour conserver jalousement les effets nobles aux usurpateurs qui s'en rengorgent et les salissent pour les rendre inutilisables par les autres, QUATRE fut donc tourné par Huis-Clos à l'aide de la pauvre vidéo d'alors, avec son cadre à la fois importun et mou, sa matière ingrate réagissant grossièrement à la lumière, pénible à maîtriser en lumière naturelle, affreuse en lumière artificielle. Ce handicap s'augmentait d'une production affamée, dépendant du loisir d'un employé se payant la fantaisie de jouer à être un comédien, et de l'obligation pour le metteur en scène et la comédienne de subvenir aux tâches les plus triviales du tournage, ce qui n'entamait nullement une fierté qu'ils ne plaçaient pas là, mais avait pour effet de les harasser et de prélever des forces qu'ils auraient pu mieux consacrer au film. Ces détails ne sont donnés quéâtre-huitre d'exemple et non contractuel.

LOIN DE CONCEVOIR ces conditions comme une malédiction, un malheur terrible et insurmontable, Huis-Clos, à l'instar de tout créateur véritable, n'y vit que les conditions de son bonheur de créer et ne travailla qu'à obtenir une pâte harmonieuse et riche à partir d'ingrédients si dépenaillés et disparates. Il choisit d'instinct, résolument, les pires partis de mise en scène et de jeu, c'est à dire s'engouffra nu dans l'art



mal, le cinémal, l'atroce, la laideur, le faux et l'erreur, pour fabriquer du beau et du parfait.

À QUEL POINT, par exemple, le cadre du film est traité comme une scène de théâtre en réduction, soulignant l'horreur spécifique des changements de plan et d'échelle (qu'on se figure une scène de théâtre où des morceaux des comédiens et du décor apparaîtraient de façon hachée, tranchée, à des tailles et dans des angles toujours divers, et l'on aura une idée de la hideur telle que Quatre la pratique)

LE JEU à LA FOIS forcé, plat et ennuyé d'Augusta Sarrado, comme l'hystérie de premier de la classe de Luc-Félix Mandraud, véritable concentré insupportable du cabotinage pas même cabotin, la mise en scène orientée sur la plus lourde bouffonnerie, le grotesque le plus désamorcé - jusqu'au texte de Müller ignoble de contentement de soi et de roublardise commerciale, sans parler des maquillages abominables disséqués en gros plan, tout participe à une hideur suprême où la tête tourne à tant de bévues et de ratages cultivés avec une précision scientifique où rien n'est laissé au hasard, tout à la

stupéfaction déconcertée des attentes du public quéâtral. Si L'ON Y RÉFLÉCHIT ne serait-ce qu'un instant il va de soi que c'est toujours à partir de tels éléments que la création authentique trouve sa voie et tout auteur conspire de concert avec sa société à créer les conditions de cette création. On citera à cet égard Sade ou Artaud, dont les oeuvres sont des coproductions avec leur société, leur État, leur moment historique respectif (voir plus haut).

INDUBITABLEMENT, une société n'attend rien des auteurs à qui elle facilite la tâche quotidienne, sinon produire du quéâtre du jour, bien vite remplacé par la fleur fraîche du quéâtre du lendemain, aussi vite fanée.

POURTANT le « c'est moche donc c'est bien » ne saurait être entonné comme le refrain de la chanson de la recette. Le moche est généralement moche.

LE QUÉÂTRE

le quéâtre est une publication

des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

GRATUIT FRANCE 2012 - X



9 791091 219471